

Khales Rachid

Extraits de *Guerre totale* (suivi de) *Vols, l'éclat, poésie*, Virgule Editions, 2017.

Texte I.

Qu'il répande sa lèpre dans mes veines ce siècle de croisés et de trouvères
Moi j'y tiens ma place – *et tant pis pour la gloire* – et j'en mourrais à chaque instant s'il me
fallait abdiquer mes utopies

J'œuvre dans le silence et m'appartiens chaque fois que j'approche de ma mort

*Je descends
Au milieu des ruines
Sonder l'essence du feu
Qui couve sous la rouille
De la peau et sans cesse
Me déchire*

Je suis toute absence toute omniprésence. Et je perce aisément le cœur de mes ennemis :

« *À l'écart la charogne !* » s'écrie l'un d'eux
Et l'autre : « *Tu dois mûrir !* »

Je confirme. Je suis de la race des perfides. J'ai bu un vin dense dont les bulles sont de la
fabrique du tonnerre et vos quolibets ne m'atteignent pas

Et les guerres je les connais toutes. Et les vierges arènes...

Enfant, j'ai livré toutes les bagarres :

L'alerte venait des cimes

Des immeubles : démons terribles nous endossions notre audace et des armures formés de nos
mains – manches de balais volés et morceaux de zinc – nous étions la tribu d'Antar et nos
rivaux les Dhobyane – nous étions prêts à prolonger d'un siècle encore *Dahis* et *Al-Ghabra*'

Ma voix devenait rauque sous mon masque, je commandais des guérilleros pas plus hauts que
des arbres nains. Nous avions des frontières à conquérir, des audaces à châtier. Que de feux
s'allumaient dans nos yeux quand au bout de la ruelle s'élevait le chant de la bande rivale –
c'étaient de vrais tremblements de crécelles. L'arène était d'infinis pièges et à perte de vue
les colonnes étaient prêtes à l'assaut. Barricades, torches, cimenterres... Nous érigeons des
chemises trouées en guise de bannières

Et soudain s'ébranlait la troupe aux aguets

Le ténor – un rondouillet au gosier net – entonnait le chant de notre République

Bagarres. Bagarres sans fin...

C'était le sang qui sanctifiait notre solitude

Texte II.

Je m'arrose toute l'étendue charnelle des mots – momies de lignes phtisiques et des Mères des livres – je les accule à la ruine – je suis amnésique – et les catapulte notes éphémères mais scintillantes dans la nuit du crime – la nuit était chargée a-t-on pu dire de nénuphars d'or et d'astres éteints – je me dresse en führer sur le théâtre vide de mon enfance – le passé m'absente plus que toute autre ivresse – et comme une musique qui aurait surgi d'un instant mort en moi s'élèvent des souffles architectoniques – souffles dissonants – ma folie de toujours et d'inévitables rixes à livrer au néant – ah ! je m'en branle comme à l'approche d'un orgasme tout un débit soutenu dans ma cervelle – et j'en jouis j'en jouis – de moi à moi

ooo

Je me réserve la purulence de ma plaie la magnifiant de syntaxe et d'éruptions baroques – cette grammaire je l'érige en bras d'honneur à la face du monde – mes chagrins séculaires ne sont pas à vendre malgré et malgré mon incontinence je reste debout : dans cette scène mes pas sonnent ici et résonnent loin – mon ombre avait été mise en vente : j'étais un certain mars en garde à vue dans un prospectus et il fallait que je me vende comme il sied à un monstre – j'étais avec d'autres voleurs à exhiber dans les jardins Majorelle – j'aurais dû me consoler des scarabées et des limaces qui suçaient sans discontinuer ma plaie – la sanctifiant à même la chair – je devais paraître immaculé afin d'éviter les dissonances dont j'étais coupable et ravir ces coquilles molles qu'aura certainement ébranlé ma démarche éthérée – de sons mignons et de chant virginal – mais je n'avais commis qu'un crime – anthracite – j'étais ceinturé de gaz à haute ignition – je devais l'avoir puisé dans un gisement souterrain arrimé à mon cœur néanmoins je n'étais que le scribe du sang – et le monde l'avait en horreur tant il était shakespearien – c'est alors que j'ai psalmodié la nuit de l'anti-poème

ooo

À présent j'usine des sons féroces qu'elle surgisse cette silhouette bâtarde dans ma vie que je l'exhibe à la place publique que je lance les enchères je suis Orphée et j'écorche ma voix – dans l'appel à ma prière de l'absent – je suis loin en moi – ailleurs – je suis un faux et un renégat j'érigerai mon poignard et accomplirai de terribles crimes qu'on me relègue aux marges du panthéon et autres éphémérides – *qu'est-ce que ça peut me foutre !* – par le passé j'ai épousé ce Christ cousu à ma chair et je lui ai donné le dernier baiser néanmoins je tuerai tous les autres Christ et les Bouddhas et lacérerai les parchemins du Hedjaz qu'ils processionnent dans mon champ de mines – je détruirai icônes et livres – de Babel à Byzance – tiens je vous menace et je charge je choisis la guerre je choisis l'escalade

Texte III.

Trafic...

Et ne m'enchanté que de cette musique abrupte qui s'élève depuis mes doigts – et les déchire – et m'enchanté cette étonnante blessure oh ! oui je les transcrirai ces plaies jusqu'à l'étourdissement – derviche tourneur je baiserais avec le néant et je me doigterai l'anus – je

suis le mâle et la femelle –je jouirai de moi avec moi – je commanderai mon rut astral et ma ruine :

*Je catapulte des rafales
Symphoniques et le feu
Qui me gangrène les veines
Et de dedans les lacère :*

Je vois voir surgir en moi des mondes ceux que j'ai créés et ceux à venir
Là où j'irai tomberont masques et certitudes

Ici est ma *République* – je règne sur ma seule poitrine
Et m'appartiendront pour longtemps encore
Mes pierres taillées et mon trouble

*Venez que je vous bénisse
De mes baisers
Tendres
Vénéneux*

*Je suis la pitié le naufrage
L'anéantissement*

Texte IV.

*Il y a un siècle j'ai marché dans un immense cimetière et les crânes que je foulais se brisaient
dans un incroyable bruit de cristal
Mais je les ramassais ces bribes et j'en formais des stèles éphémères
Et voilà que j'envahis le monde – la poitrine gonflée de hargneta main baguée d'anneaux de
feu
J'ai bâti une œuvre plus solide que bronze et plus durable encore que vos pierres
centenaires
Rien ne m'exalte plus que ces charniers où violemment je jette mes cadavres linéaires
C'est que j'exulte dans cet amour et dans le reniement ni
Le sang ne m'émeut ni les astres éteints qui gisent aux cieux non
Je suis seul avec mon courage et bientôt retentira l'hymne de ma République
Voilà que je m'exhibe nu au milieu de l'arène*

Que l'on me provoque

Texte V.

Je parlerai je romprai le silence je déflorerai la virginité des lyres orphiques...

Dans les caniveaux – mon temple ma tour de Babel – le temps dilaté comme un clitoris
vibrant de secousses orphéoniques – j'édifie des Républiques – surgies de mon enfance par
des éruptions acnéiques excédant la surface aguerrie de la peau – c'était par une arithmétique

instinctive que seul me doit mon souffle et mes muscles. Et je les magnifie ces utopies – j’encode un alphabet secret pour une saison à venir – je mixetant de matières antithétiques qu’il s’élève des éclats inouïs et baroques – j’avais comme dans un incessant désastre bu sans ciller ma coupe de poison et avais cureté en moi la présence pesante de mes semblables

Dans les caniveaux – je m’envivre d’encre et de sang – je descends sonder ma teneur d’homme et l’or pur que j’exhibe puis m’évanescant je remonte par des corridors ascendants vers les chutes de ma mort. Comme l’insecte nocturne je me suicide à frôler la lumière. À ras de paupière course effrénée de mots et de morts. Pour m’en distraire je contemple le temple que j’ai érigé de stèles de chair – et de pépite mythique :

Va monde avec tes cadenas et tes formes va goût et va bienséance
Je suis affamé et rien qui existe déjà ne me comble ni ne me comble
Je façonne des pierres extraites du volcan enraciné à même mon cœur
J’accidente
Je forge
J’approfondis
J’offre à ce siècle neuf une parole inédite

Alors mille fois bénie ma main :
Un alphabet autre s’allume sur les ruines de l’Occident je façonne les modulations d’un souffle neuf
Des torrents de Sebou déchaîné couleront dans l’Euphrate et d’eau j’écrirai la cendre
J’offrirai une débauche de syllabes diamantaires et j’offrirai les arcanes de la suspicion :

*J’ai couru vers mon cœur haletant
À en perdre haleine
Je me suis perdu dans
Ses ruelles au loin
S’allumait une étoile et j’ai hâté
Le rythme de mes pas*

*J’ai reconnu
Les herbes noires
De l’Enfer*